

Lire dans ce numéro :

OBSCÈNE BOURGEOISIE

par Lucien Rebatet

UNE BELLE AFFAIRE

par Abel Manoussi

ÉCOLES DE LA SAINTE-FARCE

Enquête par Noël-B. de la Mort

La Vie littéraire

La Vie des Spectacles

La Vie économique et sociale

Rédacteur en chef : Robert Brasillach

Direction : 188, rue de Rivoli, Paris (1^{er})
Téléphone : Opé. 19-56Publicité : 41, rue Saint-Fiacre (8^e)
Téléphone : Lit. 24-66

Administrateur général : Charles Lesca

JE SUIS PARTOUT

Le Grand Hebdomadaire Politique et Littéraire



LA COMMUNE ET NOUS

par
Robert BRASILLACH

Il y a quelques années, aux beaux temps de la République, les marxistes, tantôt unis et tantôt désunis, organisaient de grands cortèges au Père-Lachaise en mémoire des morts de la Commune. Nous-mêmes, qui n'étions point marxistes, y allâmes avant eux, dans la dernière semaine de mai, en anniversaire des journées sanglantes de 1871. Nous déposâmes au mur des Fédérés une couronne ornée de l'inscription « Aux premières victimes du régime ». Car, pour nous, les communards fusillés étaient bien les victimes de la République, et si notre esprit était loin d'admettre les raisons de la Commune, notre cœur, comme celui de Drumont, avait toujours été plus proche d'elle que des Versaillais.

Aujourd'hui que la même semaine, dans le climat d'une autre défaite, ramène le souvenir des Fédérés, nous sommes en droit de nous demander ce que nous pensons de la Commune. Après tout, c'était non seulement une insurrection révolutionnaire, mais c'était aussi une insurrection revancharde, l'expression d'un patriotisme blessé et dévié. C'était la suite logique des excitations extravagantes des Républicains qui nous avaient valu les aggravations du traité, car si la France avait traité après la chute de Sedan, les conditions auraient été, plus douces, Bismarck l'a dit. Ce sont les « hommes de gauche », les jusqu'aboutistes, les « gauchistes » d'alors — Gambetta pour tout dire — qui ont prolongé la guerre et les conséquences de l'échec militaire de 1870. Les Communards de Paris prenaient au pied de la lettre ce que leur avaient dit les bellicistes et, sans armes, sans organisation, prétendaient poursuivre une lutte perdue d'avance. Aujourd'hui, on pourrait assimiler leur action à l'union d'un patriotisme dévié et d'un socialisme attaché aux anciennes formes que nous pouvons voir se faire parfois autour de nous et, en conséquence, condamner la Commune. Pourtant, nous oserions aller plus loin que ces assimilations superficielles et nous suivrions le vieux Drumont dans les jugements qui ont toujours été les siens et que lui dictèrent l'intelligence aussi bien que la charité.

Il n'est pas question de nier les crimes commis au nom de la Commune. Mais on s'efforce de l'atroce répression, de cette revanche aveugle de l'ordre bourgeois. En une semaine, les Versaillais firent trente-cinq mille morts. Au séminaire de Saint-Sulpice, un médecin qui s'opposait au massacre des blessés fut fusillé séance tenante. Drumont, précurseur génial d'un national-socialisme français, issu d'un vieux sang chrétien, n'oublia jamais ces horreurs : « Ce sera l'éternel crime des conservateurs », écrit-il, de s'être associés à cette répression infâme. » Et il ajoute le vrai mot : « Ce qui rend la répression de la Commune ignoble, c'est qu'elle fut faite par les courtisans, les corrupteurs de ceux-là mêmes dont on versait le sang à flots. » Ainsi, à Cligny, le socialiste Marx Dormoy assassinait ses propres dupes en 1937 — Marx Dormoy dont le seul acte de justice accompli depuis l'armistice nous a heureusement délivrés par une petite main qui ne tremble pas plus que celle de Charlotte Corday.

Ce que Drumont a senti, de tout son cœur populaire et français, nous le sentons aussi. Et, dès lors, devant la révolte irraisonnée de la Commune, nous devons nous demander s'il n'y avait pas quelque chose de plus profond que ces causes apparentes ? Nous devons nous demander si une autre Commune, de nos jours, n'aurait pas, elle aussi, à être comprise

ne voulurent pas s'associer en esprit aux anticommunards. Mais la cassure, qui n'était pas de leur fait, a eu lieu néanmoins, et il faudra attendre le fascisme pour que le contenu social soit réellement réintégré dans le contenu national. Nous sommes décidés à ne jamais lâcher cette position.

C'est en faisant appel à ce faisceau du nationalisme et du socialisme que le mois de juillet 1940 et deux ou trois des mois qui suivirent nous apportèrent l'espérance. Il n'est pas mauvais de rappeler aujourd'hui les raisons profondes de la révolte communarde et les raisons de l'échec réactionnaire qui suivit. Un jour, un jeune communiste, qui appréciait certaines tendances manifestées chez nous, nous dit, avec un sourire : « Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? Nous serions navrés de ne devoir rendre à des gens comme vous qu'un hommage posthume. » Nous n'avons aucune envie de devenir communistes, mais, comme l'ont proclamé tous les chefs et tous les théoriciens de la Révolution du XX^e siècle, qu'ils soient Français, Allemands, Italiens, Espagnols, le communisme ne se supprime qu'en supprimant les causes profondes du communisme. C'est la tâche des régimes nouveaux, leur tâche impérieuse, faute de laquelle ils échoueraient. C'est là tâche qui doit être la nôtre après la guerre dont nous devons revenir « plus nationaux-socialistes que jamais ». C'est la tâche à laquelle n'ont même pas songé les hommes d'après 1870 et qui marque la Troisième République d'une tare indélébile.

Voilà pourquoi, devant la Commune, et quelles que soient les étendues qui nous séparent de tant de ses conceptions et de tant de ses actes, nous ne pouvons être d'un sentiment opposé à celui de Drumont. Il importait de le dire aujourd'hui où beaucoup, dans leur hâte à reconstituer la République démocratique, caricaturent et le fascisme français et ses précurseurs.

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, funeste esclavage,
L'insurgé
Se dresse, le fusil chargé.

La vraie poésie du XIX^e siècle est peut-être là, avec sa naissance de l'esclavage industriel, sa naïveté, que nous aimons bien cependant, à cause de la flamme naïve qui y brûle. C'est la chanson de « L'insurgé » dont le refrain est :

On ne supprimera toute Commune, aussi bien patriotique que socialiste, qu'en supprimant les raisons de la Commune, c'est-à-dire en accomplissant le meilleur de ce qu'elle désirait. La vérité est là, et non ailleurs. Si, devant les revendications précises d'un monde accablé par la faim et par la peine, on n'a jamais à proposer que les solutions verbales d'un Thiers et d'un Mac-Mahon (agrémentées d'un peu de Terreur), on n'a pas le droit de parler d'un ordre, même moral. On se contente d'un vague mélange de police et d'homélies, qui est très précisément ce qu'a fait la dictature bien pensante des premières années de la République. A cette époque, la campagne et la province avaient voté « blanc » parce que, contrairement à l'opinion communale, les « blancs » c'était la paix, et les « rouges » c'était la guerre (nous avons revu cela). Mais la sauvagerie et l'imbécillité attitude des conservateurs, les souvenirs de haine du monde ouvrier devaient à tout jamais renverser la situation et mettre la droite française tout entière, malgré les hautes qualités de certains esprits, théoriciens ou hommes d'action, comme La Tour du Pin ou Albert de Mun, dans une situation désespérée. C'est précisément parce qu'ils se sentaient, d'un cœur profondément chrétien et français, que Drumont, La Tour du Pin, de Mun

BORD DE MER 43

Où la villa "Mon Rêve" se transforme en position de combat

Choses vues par P.-A. Cousteau

TOUT d'abord, on ne remarque rien. Rien que les flots gonflés par la tempête qui se fracassent sur la côte avec de grands jaillissements d'écume blanche et des houles de longues herbes vertes qui frissonnent sous le souffle du large. Là-dessus, un soleil indécis se joue dans les nuées sombres plaignant, de-ci de-là, des échantillons éclatants, scintillant dans les vitres des petites villas accrochées aux rocs et aux falaises. Villa « Mon Rêve », villa « Mon Désir », villa « Mon Repos », innombrables villas parfois gracieuses, parfois absurdes, rustiques ou « quinquennales », normandes, bretonnes ou basques, « Expo 25 » ou « Expo 37 », échelonnées de Dunkerque à Saint-Jean-de-Luz, pour le plaisir fugitif des vacances océanes.

Presque partout ce décor de loisirs est intact. On s'attend à le voir s'animer brusquement, on s'attend à voir paraître des filles en pareo et des garçons hâlés, des grosses dames en robes à fleurs et des bambins munis de la panoplie réglementaire du pêcheur de crevettes en campagne. Mais rien de semblable ne surgit. Car nous ne sommes pas à l'orée d'une saison balnéaire. Nous sommes aux premiers rangs d'un front de guerre, aux avant-postes. Et la villa « Mon Rêve » est devenue un poste de combat du mur de l'Atlantique.

CAMOUFLAGE

Je le répète : à première vue, on ne s'en doute guère. Les gens de l'organisation Todt, qui se sont employés depuis deux ans à forger tout au long de nos frontières maritimes une ceinture de béton et d'acier, ont eu le souci constant de ne modifier en rien le profil des côtes françaises. Les mêmes maisons, les mêmes rochers, les mêmes bosquets se dessinent sur le ciel, si inoffensifs en apparence, si rassurants... On pense à ces dessins truqués de notre enfance, où, dans un paysage anodin, le jeu consistait à distinguer un vieux grand-père, un cuirassier ou un grand méchant loup. Ici,

il s'agit de trouver les casemates, les tourelles blindées, les lance-grenades, les armes automatiques, lourdes ou légères... On les découvre — parce qu'on veut bien nous les montrer — dans les endroits les plus imprévus. Ce casino aux murs calcinés par l'ouragan de juin 1940 a déjà l'aspect bonhomme des vieilles ruines, mais derrière sa façade dentelée par les obus — sa façade dont on a soigneusement conservé l'aspect croulant et désolé — on a dressé une forteresse en ciment, massive, énorme, formidablement armée, invisible...

Ailleurs, à flanc de falaise, un chalet normand d'un style un peu moderne, aux lignes droites mais aux murs zébrés de croisillons rouge brique, est un observatoire d'artillerie solidement bétonné...

Et voici un mur antichar tout en béton — que de béton ! — qui se dresse comme un écran tout au long du « bord de mer » d'une petite cité balnéaire. Mais à trois cents mètres de là on ne l'aperçoit pas. D'ingénieurs artistes ont multiplié, au pinceau, des portes et des fenêtres, des enseignes commerciales, des arbustes et des pots de fleurs, et aussi de larges trousées en perspective qui figurent les avenues désolées des closes...

On imagine la perplexité de l'ennemi surgi de la haute mer, hésitant à ouvrir le feu, fouillant à la jumelle les villas de la côte, incapable de distinguer dans ce décor de plaisance l'ouvrage qui, tout à l'heure, crachera une mitraille mortelle sur les commandos de débarquement.

Le plus souvent, d'ailleurs, un tel camouflage « artistique » n'est pas nécessaire. Hors des villas qui conservent, sous leur revêtement de ciment (tout est bétonné jusqu'à la hauteur du premier étage), leur aspect de temps de paix, les bastions disposés le long de la côte sont littéralement enterrés, recouverts

de sable ou de gazon, parfaitement insoupçonnables, à moins qu'on ait le nez dessus.

La densité de ces ouvrages varie naturellement selon la nature du terrain. Une plage spacieuse et d'accès facile est plus solidement défendue qu'une falaise abrupte dont l'escarpement constitue une protection naturelle contre une attaque de chars. Et certains points de la côte, hérissés de rochers, encombrés de récifs, ne sauraient

convenir à une opération de débarquement.

Partout, cependant, des fortifications ont été établies. Partout, l'on a coulé du béton, placé des canons et des mitrailleuses. Partout, des hommes veillent devant une mer vide, où peuvent surgir, d'un instant à l'autre, les flottes de l'invasion.

DE CASEMATE EN CASEMATE

Pendant dix jours, avec d'au-

tres représentants de la presse, je viens de me promener le long de nos côtes, de casemate en casemate, à Dunkerque et à Eoulogne, à Calais et au Havre, à La Baule et à Lorient, à Saint-Etienne et à Saint-Malo, ailleurs aussi... Voyage passionnant, mais fastidieux, car rien ne ressemble plus à un abri bétonné qu'un autre abri bétonné. Je crois pourtant que nous n'avons pas eu tort d'inspecter avec autant de monotone persévérance tant de positions de combat, tant de batteries, tant de casemates dont, seul, varie le camouflage extérieur.

(Lire la suite en huitième page.)

Un grand roman inédit de Michel Davet: JOLI-CŒUR

On avait bien ouvert le portail des anciens équipages, mais cette bizarre jeune femme avait pris la petite porte, et, cherchant la terrasse, était tombée devant la pièce d'eau où Joli-Cœur, en maillot de bain jaune, prenait un bain de pieds en lisant un roman anglais. Drôle d'image ! Soleil et victoire sur ce torse nu de jeune guerrier, lessive bleue sur la barrière, ronde de trois canards autour d'un papillon, une chapelle, une treille, un rosier fané, et le petit château sans tour, là-bas, au bout de l'allée droite. Un château sans manières, maison de noblesse à cacher des amours

de roi, au temps des chasses, à l'autre siècle.

Joli-Cœur ne releva pas la tête et la dame s'éloigna. Ce n'était pas n'importe qui. Elle chantait dans toutes les capitales du monde, bien qu'en la regardant on vit plus de chagrin que de chansons sur cette mine blanche, cet air de clématite de novembre qui supplie et qui n'en peut plus. Elle passa entre les bosquets, laissant traîner une écharpe flamboyante, longue, incroyablement lente, très bien habillée, avec un visage à la fois fané, pâle, rayonnant, appelant à l'aide. Toutes ces fenêtres lui faisaient peur. Il y avait au moins quarante fenêtres se chuchotant, d'en haut, des choses sur les arrivants. Elle n'avancé plus, parut rêver de se coucher sous le petit rosier qui pleurait ses dernières roses grises, et même son écharpe y resta accrochée. Quel amour, quel mal pouvait à ce point lui faire perdre haleine ? Il semblait qu'une main l'agrippât. Trop de soleil dans ces carreaux, et qui sait quels visages il y avait derrière ? « Je ne veux pas de gens bavards, de ceux qui me diront : « Comme vous êtes pâle ! » ou bien : « Comme vous devez être aimée ! » ni d'hommes qui regarderont ma bouche en pensant aux baisers et aux chansons, ni de ceux qui connaissent toutes les capitales et tous les opéras du monde ! » — « Oh ! les chats ! » Une tête passa entre deux volets, on entendit un petit cri, et Mme de Miramol se jeta véritablement hors du corridor en lançant dans le porteparapluie le torchon bleu qui lui servait de tablier.

Dans la maison, elle était tout, elle était la dame, la directrice, la mère, la bonne, le jardinier, le ramoneur et le plâtrier. Celle qui organise les bridges et qui allume les cierges à la chapelle, le jour des Morts. Quand on a un château pareil, avec tant de fenêtres et d'escaliers, il faut oublier aujourd'hui que grands-pères et grand-mères avaient carrosses et valets de pied. Il faut tirer parti de tout. Ce n'est pas notre Joli-Cœur qui nous fera la fortune ! Ce n'était pas résolulement une pension de famille, non pas, mais un phalantère élégant, une vie de château dont il fallait naturellement rétribuer à son prix l'illusion, les

authentiques armoiries, les halberdiers de l'entrée, les hautes futailles, l'honneur d'être mêlé à cinq siècles d'histoire, sans être obsédé, à chaque bourrasque, par l'urgence de la réparation d'un toit.

Mme Josée Fontand devenait donc le septième hôte. Ces hôtes-là ne se ressemblaient pas, mais, pris à part ou rassemblés, ils eussent enchanté un observateur sardonique : « Madame, les avez-vous choisis parmi les ivrois burlesques de vos vitrines ? » Il y avait un collectionneur de papillons de nuit, une ancienne vieille beauté poudrée d'ocre, une Américaine maniaque, les deux filles jumelles d'un officier du temps de Mac-Mahon, et M. Ramps, l'antiquaire, dont la femme s'était noyée. Mêlée à cette assemblée de momies courtoises, il y avait aussi la vraie famille, Mme de Miramol, sa fille aînée qu'on avait l'habitude d'appeler Prude, bien que ce ne fût pas son nom ; sa seconde fille, Amanda, qui, elle, malheureusement, portait son nom, et puis Gilbert, surnommé Joli-Cœur. Mais Joli-Cœur vivait à part. Il vivait au grenier pour être sûr de ne pas rencontrer les autres. Son existence était secrète et compliquée dans l'oisiveté anormale de ses dix-neuf ans et l'indifférence désobligeante, l'indifférence de dieu chinois, de ses rapports avec les créatures. Les créatures, habituellement, ne l'intéressaient pas. Pose habituelle chez les garçons de dix-neuf ans, moins naturelle que voulue, moins défensive qu'habitude, moins sombre « halte-là », pour garantir un cœur gonflé de rien si ce n'est de petit orgueil et de vaste attente, que timidité, maladresse, terreurs des faux pas. La réserve de Joli-Cœur n'allait d'ailleurs pas toujours sans une certaine exaspération grossière. Il eût parfois renversé les vieilles demoiselles, dans l'escalier, pour ne pas avoir à leur dire bonjour. Pour elles et pour tout le monde, le plus clair de cette adolescence d'anarchiste sans éclat, c'est que Joli-Cœur avait raté trois fois son premier bachelier et n'avait pas voulu se représenter la quatrième. Un triste fils qui déshonorait sa pauvre mère. Au surplus, il était beau.

(Lire la suite en troisième page.)

LES GUEULES DE VACHES



(...on va jusqu'à envisager une prochaine tentative de Staline tendant à remplace, en Afrique du Nord, Giraud par Thorez. — Les journaux.)

Le déserteur THOREZ. — Et n'essayez pas, avec moi, de jouer au petit soldat, j'aurai vite fait de vous expédier à Biribi !..

PAR TOUT & AILLEURS

Consistoire étoilé

Ghetto
M. Heilbroner est président du Consistoire central des Israélites de France. On raconte à son sujet bien des histoires. Contentons-nous d'en mentionner deux : elles éclairent ce personnage et le présentent tel qu'il est.
Il appartenait au Conseil d'Etat lors de la promulgation de la loi qui interdisait aux Juifs certaines fonctions, dont celles d'appartenir au Consistoire d'Etat. Il avait été décidé que pendant la discussion de ce texte par cette haute juridiction ses membres juifs n'assisteraient pas aux séances. M. Heilbroner n'y assista pas. Il se tint dans les couloirs. Mais la discussion lui paraissant trop longue il entra en séance et ces magistrats, horriblement gênés, durent achever la discussion en sa présence.

La seconde histoire est encore plus caractéristique. Tous les pouvoirs gouvernementaux depuis l'Etat n'étaient plus au Consistoire d'Etat, venait à tout bout de champ, en sa qualité de président du Consistoire, solliciter une très haute autorité directement. Par exemple pour la situation ancienne et les hautes fonctions qu'il avait remplies, on dira un certain temps ce n'est pas la mansuétude vichyssoise qui ne faisait pas qu'il abusât des facilités qui lui avaient été laissées. M. Heilbroner se fâcha. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je n'ai plus qu'à aller à Vichy. Si on a besoin de moi, on viendra me chercher à Lyon. » Grand émoi à Vichy : pensez donc, M. Heilbroner est mécontent ! Finalement, une transaction intervint : M. Heilbroner, comme il l'a déclaré, n'ira pas à Vichy ; mais Vichy n'aura pas non plus à aller à Lyon. Le président du Consistoire central des Israélites de France pourra adresser son ambassadeur à Vichy quand et comme il le voudra, et, plus heureux même que les grandes puissances, il n'aura pas à solliciter l'agrément du gouvernement.

« L'ambassadeur », dit-il, en fait, et pour bien marquer son indépendance à l'égard du gouvernement de Vichy, M. Heilbroner a désigné en qualité d'ambassadeur « l'être le plus retors, le plus visqueux, le plus pénible à supporter. »
Tel est le président du Consistoire central des Israélites de France. Modeste ? Discrète ? Au contraire ! C'est l'insolence dans la mauvaise foi, c'est l'arrogance méprisante. Pour défendre les opprimés ? Que ses âmes candides se détrompent. Il ne s'occupe même pas d'eux. Il est là pour le compte d'AUTRUI, qu'il représente, et il agit. Car il agit.

Une loi a créé l'Union générale des Israélites de France. La déclaration n'est pas légale et travaillant pour le compte de la puissance occupante. Les hommes de l'U.G.I.F. tremblent aussitôt sur leurs fondements, à condition qu'ils se soumettent. Ils eurent beau arguer qu'ils ne s'occupaient que des « œuvres », de bienfaisance et qu'ils ne faisaient aucune politique, il ne leur accorda l'amant que quand ils acceptèrent sa férule. Maintenant, c'est chose faite.

Tel est le sieur Heilbroner. Nous pourrions le déshabiller davantage, mais cela suffit pour le moment. Il a impunément nargué jusqu'à présent les deux commissaires généraux aux Questions juives qui se sont succédé à ce poste. Nous allons voir jusqu'à quel point M. Heilbroner abusera de notre patience.



CHIRURGIE ESTHETIQUE
— J'ai glissé sur une peau de fesse de la marquise...
(Dessin de Ferras.)

Le pli des repliés

Brevet de civisme
L'hebdomadaire gaulliste. Candidat constaté avec mélancolie que les uns après les autres, tous les savants, tous les écrivains, tous les artistes « remontent » à Paris. Mais Candide a découvert cet acteur qui s'obstine à ne pas démarrer de la zone Sud. Et le journal de la famille Fayard de constater avec attendrissement que c'est un « replié fidèle ».

Car il y a des repliés durs et des repliés mous.
Et aussi des repliés « félons », ceux qui se sont lassés d'attendre le miracle dans les bistros de Lyon, de Clermont ou de Marseille.

Toujours Saint-Etienne!
A plusieurs reprises nous nous sommes élevés contre le scandale de la Tribune de Saint-Etienne, premier bastion du judéo-gaullisme de la zone Sud.
On pouvait espérer qu'après l'arrestation de Blanchonnet, animateur de ce journal, le scandale allait cesser.

Mais le demi-Juif L.-O. Frossard s'est substitué à Blanchonnet et les nouveaux maîtres de la Tribune ne valent pas mieux que leurs prédécesseurs.

Flots d'essence
C'est ce qui est plus grave encore, c'est que les gens de la Tribune cent fois dénoncés par les nationalistes, cent fois priés en flagrant délit de gaullisme militant, continuent à jour de protections dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont singulièrement décourageantes.

C'est au volume des attributions d'essence que l'on peut, en zone sud, évaluer le crédit dont jouit un journal.

Or pour le mois de mai 1942, la Tribune a touché 870 litres d'essence et 5.800 mètres cubes de gaz à 12.000 calories (soit l'équivalent de 8.700 litres d'essence).

Une Juive motorisée
Pour la même période d'un mois, les Messageries Hachette de Saint-Etienne perçoivent 35 litres d'essence, 30 litres de gaz et le matériel (dont le crime est d'être

regardé !)
Un qui ne se console pas d'avoir raté, en novembre dernier, le coche de la dissidence, c'est l'honorable Jui Florent Fels, ex-directeur de l'hebdomadaire pornographique Voila.

Au lendemain de la débacle, ce Jui avait eu une trouvaille bien conforme au génie délicat de sa race.
— Ma mère a fauté avec un argeu, expliquait-il avec complaisance. De sorte que je ne suis pas Juif.

— Tu ne t'es pas regardé, lui répondit un jour un des amis. Si Madame Fels est sortie des sentiers de la vertu, c'est certainement avec un enfant d'Israël. Tu en as la preuve.

Choses d'art
Quoi qu'il en soit, Florent Fels avait réussi à accrédiéter à Vichy la légende de son aryanisme.
Ou du moins on feignait d'y croire.

Grâce à quoi, notre homme s'était fait confier la direction d'un grand journal d'Afrique du Nord. Hélas au moment de l'assaut des Varkènes contre nos possessions, Fels se trouvait en voyage dans la métropole.

Coïncé à Marseille et moins malin que d'autre, il a dû demeurer en France.
Mais il est des accommodements pour les rejets du peuple élu : Fels est devenu le directeur d'une galerie d'art.



DEFENSE PASSIVE
— Et s'il venait encore l'embrancher, va près des bris-bise...
(Dessin de Lep.)

Victimes des Bolcheviks

Une fois de plus, deux militants du P.P.F., Raymond Durr et le Dr. Michel Guérin, viennent d'être lâchement assassinés par les Bolcheviks.

Que l'on soit ou que l'on ne soit pas Juif...

Alors, on a tout de même réussi à persuader au F. Rucart que dans son propre intérêt il valait mieux qu'il se montre le moins possible dans les antichambres des hôtels ministériels.

Mais, pour le dédommager, les frères Sarraut ont trouvé au F. Rucart une bonne petite place d'administrateur dans une société de transports du Sud-Ouest.

Une société jadis spécialisée comme par hasard — dans le trafic d'armes avec l'Espagne rouge. Grâce à quoi, le F. Rucart peut attendre confortablement la « libération ».

Démonstration par l'absurde
C'est une rumeur qui circule un peu partout et que propagent des gens dont les intentions sont moins pures.
Selon cette rumeur, il y aurait actuellement une baisse massive des valeurs de marché noir.

Preuve — répètent les gens

« bien informés » — que la débacle de l'Axe est imminente et que l'Europe va bientôt être inondée de produits américains liquides à vil prix.

Car on ne saurait, n'est-ce pas, mettre en doute la prestigieuse perspicacité des « gens du marché noir » qui sont d'autant plus intelligents qu'ils gagnent plus d'argent.

L'ennui, c'est qu'à la base de cette démonstration, il y a un petit écuil : la fameuse hausse exotique que dans les conversations.

Et si vous en doutez, essayez un peu d'acheter un paquet de gauleuses au rabais.

Une remarque a été faite à nouveau au sujet de ces conversations entre Roosevelt et Churchill à Washington : Staline n'y assiste pas.

On a même constaté que Ljovitch, son ambassadeur aux Etats-Unis, est précisément absent de Washington alors que se déroulent les Conférences. Comme si son maître Staline avait choisi ce moment pour l'appeler à Moscou!

Faucille et goupillon

Soutanes rouges
Un autre scandale — qui n'est pas celui-là, un scandale judéo-maçonnique, mais un scandale démocratique — celui du journal Le Sud-Est, organe de l'évêché de Grenoble.

Ce journal est dirigé par un certain M. Brochier qui affiche en toute occasion un gaullisme intransigent, et son hostilité la plus complète à l'égard de la révolution nationale.

M. Brochier, notamment, s'est tapageusement refusé à signer l'engagement de soutenir la politique du gouvernement français. Et un récent incident — l'incident Liénart — lui a permis de donner sa mesure.

Le cardinal Liénart a, on le sait, prononcé le 21 mars, en l'église Saint-Maurice de Lille, une extravagante allocution dans laquelle il prêtait à pris ouvertement la défense de Staline en ces termes :

« Malgré le danger certain que présente le bolchevisme et la menace de ruine qu'il fait peser sur ce que nous avons de plus cher : notre civilisation chrétienne, nous avons l'esprit assez chevaleresque pour ne point haïr des hommes, même soumis au bolchevisme, et pour trouver juste qu'un peuple même dangereux défende le sol de sa patrie. Nous ne croyons pas d'ailleurs que ce soit par les armes que l'on tue les idées, etc., etc. »

Et de s'élever par contre avec vigueur contre la nécessité d'aider par notre travail ceux qui protègent notre civilisation...

Les agences n'avaient donné de cette allocution qu'une version édulcorée.

C'est alors qu'intervient M. Brochier. Le directeur du Sud-Est s'étant procuré le texte complet de l'étonnante diatribe du cardinal, s'est empressé de la faire imprimer et de la distribuer à tous les curés de son diocèse et à tous les correspondants locaux du Sud-Est, en les priant de lui assurer la plus large diffusion.

Le tout, avec une lettre d'accompagnement précisant : « Cet envoi est pour nous une nouvelle occasion de rendre hommage à la sagesse de nos lecteurs qui, dans cette période de contrainte, nous ont conservé leur confiance tout en gardant leur liberté d'appréciation à l'égard des articles qu'ils jugent inspirés à la presse ou qu'ils lui avaient imposés sous peine de disparition du journal. »

Simple question : Combien de lettres encore accordera-t-on du papier à une entreprise de presse aussi ouvertement gaulliste ?

Congrès No-No
Mille délégués anciens prisonniers assistaient samedi dernier, à Lyon, salle Rameau, au premier congrès du « Mouvement prisonnier » pour la zone sud. Mille délégués travaillés par quelques agitateurs non repentis, repliés à Lyon depuis la fin des hostilités. Au premier coup d'œil, André Masson, commissaire général aux prisonniers et chef du « Mouvement prisonnier », réalisa la densité de l'atmosphère. L'attention la plus hypocrite stagnait dans la salle et le matin, à la séance de travail des centres d'entraide, bouillant, ardent et sincère, André Masson appliquait à ses adversaires une bien belle définition du gaullisme : « Le gaullisme est ainsi parce

que du Maréchal et de la révolution nationale. On a vu ce que cette mystique pouvait réaliser quand elle était soutenue par des chefs intelligents et courageux. Ces chefs ont été condamnés à mort par Giraud. C'est logique. Ce traitait au Maréchal, traître à son propre parole, ne pouvait supporter la leçon de loyalisme qui lui était donnée. Il a fait un geste, culinaire et symbolique. On l'a dit et écrit. Nous ne sommes pas surpris. Les moyens d'exécution lui manquent ? Non, ils ne lui manquent pas. Il a en France même des « tueurs ». Ce sont les « tueurs » communistes et gaullistes. Ces « tueurs » ne se battent pas. Jamais ils ne regardent dans le dos et d'un coup de pistolet, disparaissent de l'horizon, débordant à toutes recherches. On bien ils attirent un docteur Guérin de Poitiers, dans un guet-apens. Une vieille dame est en danger. Une syncope ! Il faut une piquette. Le docteur professionnel est invoqué. L'humanité commande aussi. Le médecin sollicite son assistance. Venant dans l'ombre, d'une frappe crapule, aide de trois ou quatre complices, larde l'homme de l'art, double d'un homme de bien, d'une dizaine de coups de couteau. Giraud est servi.

Juifs entre eux

A la suite de scandales répétés, on vient, paraît-il, de renforcer sérieusement la surveillance des Juifs internés au camp de Drancy.

Ce qui, d'ailleurs, n'empêche pas qu'à l'intérieur même du camp les Juifs d'Israël ont organisé leur petit marché noir personnel. Ceci dans des conditions particulièrement odieuses, car l'appât du lucre est si fort que les prisonniers se montrent impitoyables les uns pour les autres.

Passons sur le paquet de gauleuses à 600 francs et sur les cigarettes détaillées à 20 francs la bouffée.

Le plus répugnant, c'est le marché noir des... w.c.!!! Et il faut bien convenir que seuls des Juifs pouvaient imaginer pareil trafic : chaque matin, à l'ouverture des barreaux, des gaillards agiles et résolu se ruent vers les lieux d'aisance, les occupent et ne cèdent leurs places que moyennant francs et après de sordides marchandages.

Drôle de représentant
Cet ecclésiastique — l'abbé Michel, pour ne pas le désigner — était le même qui, le matin, avait attaqué vigoureusement et heureusement infructueusement André Masson. C'était lui encore qui se livrait, dans les escaliers de la salle Rameau, à l'issue du congrès, à une propagande antigouvernementale propagandiste et qui, sur l'estrade, parmi les officiels dont il était, affichait une hostilité et une réprobation à tout le moins déplacées. Quand on sait que les idées professées par l'abbé Michel ne sont, à Lyon, nullement mystérieuses et qu'il est en droit de se demander si le choix de Mgr Gerlier est un pur hasard.

LE PASTIS QUI TUE
— Domage que Dalaider ne soit pas là, on lui aurait offert un pastis d'honneur !
(Dessin d'Alain.)



LE PASTIS QUI TUE
— Domage que Dalaider ne soit pas là, on lui aurait offert un pastis d'honneur...
(Dessin d'Alain.)

Après le départ de mille ouvriers anciens prisonniers



Lumières nouvelles sur vieux vocables. — Après l'héroïsme des militaires, celui des civils. — Condamnés à mort ! pour avoir redonné honneur et vie à la France. — Giraud a ses « exécutés » en France. — Il faut organiser la défense du front intérieur. — Qui s'oppose à la constitution de Milices armées ? — « Subir » ou « accepter ».

que du Maréchal et de la révolution nationale. On a vu ce que cette mystique pouvait réaliser quand elle était soutenue par des chefs intelligents et courageux. Ces chefs ont été condamnés à mort par Giraud. C'est logique. Ce traitait au Maréchal, traître à son propre parole, ne pouvait supporter la leçon de loyalisme qui lui était donnée. Il a fait un geste, culinaire et symbolique. On l'a dit et écrit. Nous ne sommes pas surpris. Les moyens d'exécution lui manquent ? Non, ils ne lui manquent pas. Il a en France même des « tueurs ». Ce sont les « tueurs » communistes et gaullistes. Ces « tueurs » ne se battent pas. Jamais ils ne regardent dans le dos et d'un coup de pistolet, disparaissent de l'horizon, débordant à toutes recherches. On bien ils attirent un docteur Guérin de Poitiers, dans un guet-apens. Une vieille dame est en danger. Une syncope ! Il faut une piquette. Le docteur professionnel est invoqué. L'humanité commande aussi. Le médecin sollicite son assistance. Venant dans l'ombre, d'une frappe crapule, aide de trois ou quatre complices, larde l'homme de l'art, double d'un homme de bien, d'une dizaine de coups de couteau. Giraud est servi.

par les communistes, que par les agents de l'Intelligence Service et du Guepou. Et ces condamnations à mort des humbles civils qui se sont fait tuer comme les militaires en Tunisie remontent jusqu'à l'amiral Esteva. Et y a le maréchal Pétain. Le chef de l'Etat, comme le chef du gouvernement, sont donc condamnés à mort par Giraud. On ne pourrait expliquer aucun manquement. Les brutes autorités qui couvrent les exécutants d'une consigne donnée par elles-mêmes, et c'est leur honneur — la haine des traîtres de la dissidence.

Ainsi une situation, jusqu'ici confuse, s'éclaircit. Une solidarité de fait s'est établie après une solidarité morale. Aux hommes qui ont fait leurs preuves à Tunis doivent être confiées sur le continent les tâches les plus nobles et les plus hardies.

Précis les premières figures le soin de venger ceux des nationaux tombés en France sous les coups des associés de Giraud et de de Gaulle. Car il y a un front intérieur. Le P.P.F. paie un lourd tribut à la cause de la révolution nationale et de l'entente européenne. Ses chefs pourraient reprendre à leur compte le mot fameux : « En leur frappant, ils me désignent. » L'ennemi bolcheviste désigne, en effet, ses plus redoutables adversaires quand il les frappe à coups répétés et, hélas ! demeurent impunis.

De tous côtés on souhaite la constitution de milices armées non seulement de moyens défensifs et offensifs puissants, mais d'idées claires, saines et vigoureuses. Car une mitrailleuse confiée à un imbecile, fût-il gaulois sur toutes les coutures, ne vaut pas plus qu'un pel de lapin. Nous dirons en style plus noble que le bras ne vaut que par le cerveau qui l'anime. Des armes sont confiées aujourd'hui à des hommes dont le loyalisme est plus que douteux, alors qu'elles sont refusées aux plus loyaux serviteurs de la pensée et de la personne du Maréchal.

Heureusement, des yeux s'ouvrent, des cœurs s'affranchissent, des voix se font plus hautes pour réclamer, au nom des services déjà rendus, le droit de servir mieux encore au risque de se sacrifier davantage.

Détachons nos yeux de la Tunisie. Reportons-les sur Compiegne. Nous y verrons que mille Français prisonniers permissionnaires sont repartis pour l'Allemagne. Mille ou à peu près. Le « déchet » est infime. Il est de 3 à 7 % environ.

Ainsi ces pauvres gens ont quitté leurs Stalgas. Ils ont vécu quinze jours au sein de la bonne, de la douce, de la grasse France. Ils ont savouré les menus familiaux préparés avec toutes les ressources culinaires possibles — il y en a beaucoup encore — et ils sont repartis. Ils ont senti couler le long de leurs propres joues les larmes de leurs mères. Ils ont retrouvé sur les lèvres chaudes de leurs jeunes épouses le souffle ardent de leurs amours d'hier ! Et ils sont repartis ! Ils ont caressé les boucles blondes ou brunes de leurs enfants partis ! Ils ont revu les « copains » du bistrot parisien ou du café du village. Ils ont entendu le rire gras des mercantins, des affameurs, des millionnaires du « marché noir ». Ils ont entendu leur cynisme. « Alors ça va ? », « Les content ? ». Et ils sont repartis ! Ils ont vu tous ceux qui n'ayant jamais été prisonniers ni combattants, ni même mobilisés, n'expriment qu'une crainte : celle d'être enfin utiles à quelque chose. Et ils sont repartis.

Oui, ils ont vu tous les jouisseurs et tous les enrichis de la guerre. Ils ont vu Paris et les Parisiens auxquel les grandes chapeaux sont un si petit visage. Ils ont vu dans ces petits visages d'immenses yeux agrandis par l'étonnement de les revoir, eux qu'un désespoir de même pas finie. La paix n'est pas signée. Ils ont vu leurs prisonniers fleurir par un printemps précoce et généreux. Ils ont vu tout cela. Tant de bassesses ne les ont pas découragés. Ils sont repartis ! Tant de séductions ne les ont pas retenus. Ils sont repartis !

Le devoir civique est, on l'a dit souvent, parfois plus dur à accomplir que le devoir militaire. C'est qu'il s'exerce à froid. Il n'est pas

CHACQUE JOUR LES MAMANS SONT A LA PEINE, QUELLES SOIENT A L'HONNEUR AU MOINS LE 30 MAI

CONFERENCE

Le mardi 1^{er} juin, à 16 h. 30, aux Grandes Conférences des Ambassadeurs, 1, avenue Gabriel (Anjou 97-60), Charles Lucas fera une conférence sur l'Espagne traditionnelle devant l'Europe d'aujourd'hui.



Dorsay.
ils nous en procureront de nouveaux et de substantiels. Soyons politiques. Soyons réalistes.

JOLI-CŒUR

Roman inédit

de

MICHEL DAVET

(Suite de la première page)

MADAME DE MIRAMOL tourna autour de l'étranger avec des embarras de poule faisane. Elle avait de tout petits bras :

— Ma belle, ma chère petite madame, naturellement vous voilà morte. Ce raidillon est très mauvais. N'avez-vous pas rencontré ma fille Amanda avec la poussette ?

— Je l'ai rencontrée, dit la dame avec un sourire épuisé, mais elle attendait le facteur, et je lui ai laissé mes valises. La malle arrivera seulement demain. Cette campagne est tout à fait curieuse.

— Elle est grise, dit Mme de Miremol, péremptoire. C'est la Causse, c'est l'Afrique, c'est la solitude toute l'année.

— J'en suis ravie. C'est ce que je cherche ; madame, votre petit château a des proportions adorables. Tiens !

Elle chercha son écharpe et la vit là-bas flamber dans l'allée. Elle ne revint pas en arrière. On avait tout temps. Le petit air vieillot de sa chambre la rendait gaie, une minute. C'était une chambre parée pour une comédie, avec sa perse à fleurs rouges, les trumeaux de chasseres et de bergères, et son authentique Constantin Guys, grêle et rose. Et les songes, les fantômes tapis pour toujours dans le brun doré des recoins. La fenêtre s'ouvrait sur un petit étang où se reflétait le château, pâle, tremblotant, mêlé aux nuages et aux vents noyés des roseaux. Enfantine et fragile image ! Peut-être enfin un coin où pouvoir être heureux ! Dans le parc on n'entendait rien : le paon ne criait plus et la girouette attendait. Les vieilles demoiselles, sautillantes et serrées comme deux caillottes grises, s'enfonçaient dans l'entre-bâillement bleuâtre de la chapelle avec des frissons, des protestations en révérence. Le soleil, d'un seul coup, quitta la pièce d'eau. La jeune femme resta accoudée, se posant des questions sur son cœur et sur l'homme pressé qu'elle revoyait penché sur sa bouche, devant un train. De départ en départ, il avait bien fallu en arriver à s'avouer qu'il n'y avait plus de retour possible. On était usé jusqu'aux lèvres. On s'écroulait au pied d'un mur.

Mais usure, flétrissure, ce n'est pas encore guérison, ce n'est pas pour longtemps encore liberté. On se traînerait blessée, on se tournerait et retournerait dans son mauvais songe pendant tout le cours des saisons qui viendraient : le gris, la boue, les crépuscules, un Noël d'orpheline dans un beau salon, un petit printemps, une surprise, les pêcheurs en fleurs, le bondissement de l'été sur les dos pensifs des collines, les vergers... Lui, il courrait. Elle ne le voyait que courir. Il se mêlait à toutes ces images. Il passait au-dessus de ce petit lac de château, très vite, en disant adieu à quelqu'un, l'envahissant l'horizon, il effaçait les contours du monde. Des lèvres, des mains, un plat d'oranges près du divan blanc, un disque de « blue », un homme qui part... Il ne servirait pas d'appeler au secours. Il y aura toujours celui qui s'en va, l'autre qui reste, l'inévitable mesure entre deux amours. On devait apprendre cela aux filles, dès leurs quinze ans. Mme Fontanel se retourna pour regarder la chambre, crut y voir des lutins, mais ne s'effraya pas. Où donc ce pays gris qui n'a que des buissons prend-il sa majesté et son mystère ! Avant de quitter la fenêtre, la jeune femme regarda s'avancer quelqu'un, dans le parc. C'était Joli-Cœur, toujours demi-nu

et portant un chat sur l'épaule. Il vit bien une écharpe rouge, à ses pieds, mais ne parut pas avoir l'idée de se baisser pour la ramasser. Il marchait gravement, comme un dieu portant un symbole de l'univers, ou comme un enfant portant un jouet. On entendit Mme de Miramol gémir, d'une des fenêtres du rez-de-chaussée : « Joli-Cœur, pour l'amour du ciel, un fagot ! Dans cette maison, je dois être à la fois au salon, à la cuisine, au bûcher et... »

Joli-Cœur mit le chat par terre, tendrement, tendrement.

Dans ce fauteuil ducal, au coin de la fenêtre, avec son visage à la Vinci, ses cheveux bruns et plats, sa robe en laine heliotrope, la nouvelle venue faisait idéalement Renaissance. Un dahlia se fanait sur ses genoux. La fenêtre avait d'étroits carreaux verdâtres, les joues de la jeune femme et ses mains verdissaient, si bien que, vers le soir, elle était toute entière couleur d'algue, et elle tremblait. Les dames venaient la voir, chuchotaient, l'entouraient de sollicitude et de couvre-pieds. Des mitaines de fil tapotaient sèchement ses petites mains de reine, mais, derrière la porte, les lèvres se pinçaient. Elles disaient : « Caprice et désespoir ! » D'ailleurs, on savait peu de chose d'elle, si ce n'est qu'elle avait une voix à faire tomber à genoux et qu'elle ne chantait plus parce qu'on lui avait ordonné le repos. Une créature comme ça doit marcher toute sa vie sur des fleurs, et pourtant voyez-moi cette mine d'empoisonnée ! Bien sûr, il y avait eu la guerre et le malheur, mais la musique étant sereinement indifférente aux grands déchirements du monde, qu'est-ce qui lui coupait le souffle, à cette mystérieuse, puisque, de tous côtés, on la suppliait de chanter ? « Ma chère, avec ces créatures, il faut toujours chercher la passion ! » Elle avait été mariée à un industriel riche qui était mort. D'ailleurs, il avait dû tourner un véritable cirque d'amoureux autour de celle-là qui n'appartenait à personne, ce flambeau rayonnant de dons. Elle était prière, désir, illumination, toutes choses qui brûlent et ne restent pas. Et de quelle couleur prenait-elle ses robes les soirs de concert ? On l'imaginait debout, attendant, longue comme un cierge de cathédrale, et probablement les mains sur le cœur. Elle chantait : « J'ai pardonné ! » Avec ce lied elle avait fait pleurer



(Illustrations de Patrick.)

travailler sur les tables, et que vous voyagez sans billet ?

Il haussa une épaule, perdit un peu la tête dans l'incertitude de ce qu'il fallait répondre. D'ailleurs tout était vrai. Il trichait au jeu, prenait l'argent qui traînait, voyageait sans billet, ne rendait pas les livres, mais seule, croyait-il, l'insolence pouvait donner quelque allure à cet aveu-là, et il n'avait plus d'insolence. Oh, Dieu ! surtout ne pas la dégoûter, c'est une femme si élégante ! D'ailleurs elle semblait réfléchir là-dessus sans trop attendre de réponse. C'est l'âge « mauvais garçon », l'âge du goût d'étonner et, si elle pouvait s'étonner de quelque chose, c'eût été justement qu'il ne répondît pas pour s'accabler. Il ne répondait pas. Il ne pensait qu'à ce visage sous le sien et à la raison incertaine — peut-être jeu coquet ou petite offrande, — qui le faisait ainsi se renverser. Pourtant, si la jeune femme se posait des questions à son sujet, c'étaient bien des questions où l'amour n'avait rien à voir. Qu'un collègue pût s'affoler en regardant sa bouche, ne lui donnait qu'une gêne agacée, une ironie qui ne blessait qu'elle. Trop tard ou trop tôt. Pas encore l'âge des navrantes et blâmables curiosités.

— Et, dit-elle songeusement, suivant toujours la même idée, quand vous accomplissez ces exploits de petite crapule, de fils de famille dévoyé, était-ce par goût, par mollesse, ou simplement pour vous étonner ? Vous devez être très livresque, encore romanesque ?

— Je suis surtout bien seul...

Il se recula effrayé : impossible, pourtant, de jeter des lambeaux de sa chair par-dessus la rampe ? Parler de lui, tenter de s'expliquer, n'avait toujours abouti qu'à des incompréhensions humiliantes. D'ailleurs, pour dire exact, dire bien, dire tout, percer sa propre maladresse, celle de l'autre, peut-être aussi une secrète hostilité, il fallait n'être pas troublé, ne pas buter contre les mots, ne pas sentir que son honneur et son éternité pouvaient dépendre d'un silence.

— Eh bien ! dit Mme Josée, au moins vous n'êtes pas bavard. Un jour vous me ferez visiter votre chambre d'original, n'est-ce pas ? J'imagine assez le décor : lit défoncé, livres partout, bottes d'égoût sous la chaise, une malle à vieilles ferrures, pour les secrets, un buis bénit, un Picasso, et le portrait de votre père. Le tout dans un désordre plutôt sale, et des relents de vieille pipe et de fumier.

— Pour la plupart des détails, c'est exact — les bottes, les secrets, le buis bénit, le portrait de mon père, l'odeur de pipe, de grenadier. Mais quand vous viendrez, je mettrai de l'ordre. Je vous prêterai « Jude l'obscur ».

Déjà il s'affolait. Il mettrait la table comme ceci, et tel beau coffret d'argent sur la table, et le bouddha sur le meuble noir, et la couverture de Gao par-ci, et les épées des oncles par-là, et la peau de serpent, et la grosse lampe... Penser au burnous et au pied d'hysoppe ! Et quand elle repartirait, elle oublierait son bracelet.

Il montait deux marches, redescendait, se penchait, disait « oui, oui, oui ! » Il entr'ouvrait ses grosses lèvres.

— Quel âge avez-vous, Joli-Cœur ?

Il rougit sans savoir pourquoi, c'était une question à ne pas poser.

— Oh ! cela n'a pas d'importance. Beaucoup de gens me donneraient au moins vingt-quatre ans.

Il étala ses mains carrées, pensant qu'elles étaient l'évi-

des princes. Les pensionnaires joignaient les mains : voyez-moi cette destinée ! Peut-être même avait-elle un amant ! Il avait dû mourir dans cette guerre, à moins qu'il ne fût un homme inconstant, car, vraiment, elle n'avait pas l'éclat d'une femme aimée, comblée. Le fait qu'elle portait dans toute sa personne cet indicible accablement de veuve de héros leur donnait le désir de prier pour elle, ce qui représentait la meilleure mesure de leur intérêt. Mais qu'on n'aille pas leur dire qu'elle était belle, car nulle dame de bon goût ne pouvait oser le prétendre. Seule-

ment les hommes voient les femmes à travers leur désir et leurs dévergondages étranges. Il se peut que beaucoup l'aient adorée. Cette lèvre en avant, le dur creusement de la joue, l'œil trop petit qui n'est beau que par étincelle ou par une ardente persuasion, tout ce qu'il y a de connaissance morte dans la pâleur, ce pathétique, cet appel, tout ce qui est offrande, quête et cruauté, tout ce qui est illusion !... Ce n'était pas le visage de tout le monde.

Elle jouait à la convalescente pour se tenir autant que possible à l'écart. Elle avait une façon de dire : « Je suis brisée » qui donnait l'idée d'un évanouissement, d'un effeuillement. Elle ne quitta sa chambre que le quatrième jour, si bien qu'elle était déjà la fête et le souci de la maison sans en connaître la moitié des hôtes. Le jour où elle descendit dans le petit salon pour la première fois, elle vit, sans détourner la tête, dans le carreau troublé d'un lent va-et-vient d'eau violette, un personnage en noir, contre la porte. Derrière lui, dans l'entrée, lui faisant un cadre terrible, pointaient des halbardes en éventail sous un lambrequin doré. Tout cela imprécis, invraisemblable. Elle crut encore à quelque vision née de sa mélancolie, et ne détourna la tête que lorsque l'homme leva la main pour se découvrir et parla. Il dit qu'il était M. Ramps, l'antiquai-

re. Pouvait-il se permettre de rester ? — La maison est terriblement abandonnée, tous les après-midi. Aujourd'hui, par exemple, Mme de Miramol ramène ses chemises, la cuisinière est à la ville, et Pêche, la femme de chambre chinoise, doit prendre un bain de pieds dans le lac. Je ne sais pas où sont les autres dames.

Josée le regarda de biais, le vit maigre, avec le visage excessif d'un Don Quichotte d'imagerie, un regard doucement

dence même de l'âge qu'il souhaitait d'avoir pour plus sûrement la surprendre. Ses ongles étaient noirs. Il la vit rire et s'éloigner alors qu'il restait encore tellement à dire. Tout l'essentiel, le pressé, le parfait. Il remonta les marches lentement. Il rencontra la vieille mademoiselle Boulloumié et s'effaça pour la laisser passer. Il eût voulu lui tendre une rose, quelque chose de bien et de respectueux... Et le singe, sur la pendule, regardait cela ; le mention aux genoux, machonnant quelque chose, vieux fakir rancunier.

Mme Josée revint dans le petit salon, clos comme un vieil écrivain, où les brideurs se réunissaient le soir, pendant que Mme de Miramol, les mains dans les cheveux, faisait des additions sous la chimère verte. Son secrétaire en sycomore était toujours ouvert sur le désordre des notes de blanchisserie que le courant d'air jetait à poignées et traînait sous les tabourets. Elle poussa la porte. Deux personnages étaient l'un contre l'autre dans l'angle de la fenêtre. Ils s'écartèrent brusquement quand elle entra. Elle crut d'abord qu'ils se penchaient sur une bague, mais en fait, c'était M. Ramps qui baisait les mains d'Amanda. C'était novembre et c'était cinq heures. La robe rouge d'Amanda tournait au violet et l'on ne voyait pas ses yeux. M. Ramps fit quelques pas en avant en arrangeant sa cravate piquée de larmes d'or, de ce geste énervé dont les hommes devraient tant se garder, tant à certains moments il est révélateur d'une conscience mal à l'aise. Mme Josée avança la lèvre et chercha une gêne ou une moue sur le visage d'Amanda. Elle paraissait toute tranquille.

— Ne m'appellez pas Amanda, ne m'appellez pas Amanda, si vous avez un souffle de charité. N'oubliez pas que je n'ai pas vingt et un ans, et que c'est le nom de la mère de ma grand-mère. Madame Josée, prenez-vous le moins, ce soir. Je veux dire, le moins dans le lit ?

Elle plissa ses yeux drôlement. Elle avait un visage singulier, comme creusé dans un marron, un type de squaw aux yeux peureux, des cheveux raides et lourds qui battaient ses épaules. On les écartait de la main, comme une épaisse petite tenture ; ils allaient et venaient dans leur masse, sans que jamais leur épaisseur se partageât. Et quand on les tenait, ils ne pesaient pas un poids de cheveux, mais un poids de bourse de velours. Par ces cheveux Amanda de Miramol faisait un peu sorcière, mais c'était une jolie petite, plutôt farouche et réservée. Pourquoi se laissait-elle embrasser par ce vieux papillon ? Ce n'était pas que M. Ramps fût tellement vieux en somme ! Elle évaluait sa maigreur distinguée, son œil pâle, à leur prix — prix de coureur de race, — mais enfin il avait cinquante ans. Ce ne sera jamais par goût qu'une fillette entrera dans le lit d'un roi qui grisonne. Pauvre petite Amanda que sa mère voulait marier ! Amanda, elle aussi, regardait la nouvelle venue songeusement, et se voyait tournant et retournant dans cette robe de catalogue, au milieu d'un cercle d'hommes haletants ! Comment pouvait-on être assez borné, uniquement préoccupé de soi, pour ne pas voir à tous les instants de sa vie, la haine qu'elle portait à ses éternelles robes de serge, et croire qu'elle acceptait passivement, sans aigreur, que les autres aient un amour alors qu'elle n'en avait pas ! « Un jour je donnerai des coups de poing dans les fenêtres ! » Elle tressaillait en croyant qu'on la regardait, du moins qu'on regardait à travers elle sa jalousie qui se tordait, qui devenait flamme et vipère. Maladie du jour et

fané, une lenteur maniérée et savante. Un homme sur lequel une femme avertie pouvait tout de suite dire beaucoup de choses, un séducteur papillon, mais courtis. Il trouva une pose sous le blason de la cheminée mais n'y resta pas. Il parla du boulevard Raspail à l'automne, parla de l'art, parla de lui. Il était réfugié comme tout le monde, il attendait que Paris se rouvrit et qu'on pût de nouveau ne s'intéresser qu'à l'esprit et à la beauté. Quand il disait « beauté », il parlait surtout des meubles Henri II et des jeunes femmes. Il ne raconta pas que la sienne s'était noyée et qu'il en était consolé. Il virevoltait, s'inclinait, caressant d'un doigt les petits ivoires comme une belle joue glacée. Mme Fontanel bailla derrière sa main. Soudain le sapajou de la comtesse entre-bâilla la porte et passa la tête avec des gamineries de bébé. La jeune femme dut pâlir, car l'antiquaire s'arrêta et la fixa avec indécision.

— Vous sentez-vous incommodée ? Je vous vois devenir si pâle ?

— Je vous remercie, dit-elle, en essayant de sourire, ce n'est qu'une palpitation qui passera. J'ai horreur de ce genre d'animal.

Elle se leva, passa devant lui comme une convalescente épuisée en laissant traîner son châle espagnol. Brusquement, dans l'entrée, au pied de l'escalier, elle s'arrêta. Le sapajou avait suivi cette robe à fleurs qui l'émerveillait et d'un bond s'y était accroché. Cette créature était à la fois liane, parfum, éventail japonais, cerf volant, il avait décidé de toucher sa figure. D'une main, car c'était vraiment une main, velue, brune et rose en dedans, il se pendit à son épaule et de l'autre essaya de caresser son cou. Ces singes sont des animaux qu'on dit sans innocence. La jeune femme poussa un cri. C'est juste à ce moment que Joli-Cœur entra. Il traversait toujours ces corridors, comme un voleur ou comme un collègue qui craint de voir s'ouvrir la porte du salon. Il n'était chez lui, sûr de lui, qu'au grenier. Pourtant il s'arrêta. Il s'arrêta absolument saisi. Il n'avait jamais su combien l'âme d'un chevalier attendait en lui l'occasion de se révéler, et de quelle façon, pour la première fois, il tomberait amoureux d'une femme. De quel missel sortait celle-ci, avec son front et cette traîne ? Il s'élança, rejeta l'animal par-dessus le grand pot de sauges du bahut et se trouva face à cette étrangère, haletant comme si sautant de cheval après le tournoi il venait recevoir la coupe et le baiser du héros. Elle ne l'embrassa pas mais elle le regarda et sourit un peu en tenant son cœur.

— C'est idiot, reconnut-elle. Il y a des animaux qui me feraient mourir d'horreur. Vous m'avez sauvée.

Elle attendit qu'il dit un mot, mais il ne le dit pas. Quand il pensait trop vite et trop ardemment, il devenait bête.

— Joli-Cœur, est-ce vous ? Etes-vous vraiment ce misanthrope qui vit dans une mansarde et bouscule les dames dans l'escalier ?

— On raconte beaucoup de choses, dit-il d'une voix enrouée, les trois dames ne m'aiment pas parce que je ne suis pas aimable et que j'ai un mouchoir d'apâche, en guise de cravate autour du cou.

— Moi, je vous trouve aimable, du moins ai-je la chance de tomber sur un jour où vous paraissiez décidé à l'être.

Les cils de Joli-Cœur battirent sur ses yeux trop beaux,

de la nuit ! A la fin sa figure en serait corrodée. Mais naturellement personne ici n'avait assez de temps et d'imagination pour voir cela, on ne voyait que la petite fille aux gros yeux tendres qui portait les bouillottes de tout le monde sous les couvertures, après dîner. Elle sourit à Mme Josée. Elle pouvait bien l'admirer puisqu'elle était tellement plus vieille qu'elle, seulement le fait que M. Ramps était là et voyait combien elle était petite à côté de cette créature si distinguée l'agitait de douleur jalouse, vraiment d'impuissante douleur.

— Madame Josée, vous devez avoir des malles entières de robes. Portez-vous du blanc pour les grands concerts.

— Presque toujours du blanc, dit Mme Josée avec gentillesse. Aimeriez-vous les robes, Amanda ?

— Non, dit Amanda, le front pur, moi, vous savez, ce n'est pas là que j'en désintéresse. Puis-je vous faire un aveu ? Je passais devant votre chambre à midi, vous fredonniez « J'a pardonné ». Je me suis collée contre votre porte. Consentez-vous un jour à chanter cela pour moi ?

— Oui, je le chanterai, dit Mme Josée, quoique ce soit depuis longtemps un air que je ne puisse plus entendre. Il a toute la douleur du monde dans ce morceau.

— Oui, dit Amanda, les yeux démesurément arrondis toute la douleur du monde !

Elle regarda M. Ramps, il jouait de la clarinette.

(A suivre.)

DE L'OR !

Un de nos annonceurs, M. D... ap... un avis de publicité dans notre rubrique PETITE PUBLICITE (en dernière page), nous écrit, en nous adressant une série d'annonces :

« Je profite de l'occasion pour vous dire que je suis satisfait au delà de toute expression de la publicité et plus exactement des résultats obtenus par la publicité que je fais dans votre journal. »

« La publicité de « Je Suis Partout » est véritablement de l'or ! »

pour les soins intimes de la femme

LYALDOSE

DU NOUVEAU POUR CEUX QUI SOUFFRENT D'UN

COR

A artillerie douloureuse

dentifrice

NICOTA

A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

La Vieille Maison de France

Georges et Gaston

GUÉRIN

10-12 14, Fg St Antoine

MEUBLES - DÉCORATION

0790

Sil vous fumez...

DENTIFRICE

NICOTA

A BASE D'OXYBENZOPYRIDINE

Votre eau est claire, certes...

Mais êtes-vous sûr qu'elle ne contient pas les germes de terribles maladies : dysenterie, colibacillose, typhoïde ? Acquérez cette certitude, à peu de frais, grâce à Onet, un minuscule comprimé d'Onet, qui coûte 8 centimes, stérilise complètement l'eau la plus polluée. 7 fr. 40. Ttes Pharmacies.

MAUX D'ESTOMAC

Poudre DOPS

TOUTES PHARMACIES

Pharmacie d'Onet, 101, rue de Valenciennes, Paris

CEINTURES

POUR HOMMES LINIA

En vente exclusivement chez

J. ROUSSEL

166, b' Neussmann, Corneil 09-13

1, rue de Castiglione - Opéra 57-58

Les Produits de remplacement

vous donneront toujours

ENTIERE SATISFACTION

en attendant qu'il soit possible de fabriquer

à nouveau les marques qui ont fait leurs preuves

NÉRIS-LES-BAINS

Neris - rhumatismes - gynécologie

Fin mai - 1^{er} octobre. Pays producteur

Odet HAYLTO

Des Cures, Fontenay, Paris, Fontenay

Des spécialités gynécologiques

Dans les maisons de produits de

CEINTURES

POUR HOMMES LINIA

En vente exclusivement chez

J. ROUSSEL

166, b' Neussmann, Corneil 09-13

1, rue de Castiglione - Opéra 57-58

FABRICATION

P.P.Z.

Les Spécialités

P.P.Z.

30/36

30/36

30/36

30/36

30/36

30/36

Vues sur la campagne d'Afrique

Par le Colonel ALERME

Rommel devant Alexandrie

la stratégie anglaise

DURBOULE
ENFANTS
SPIRITUALES - PEAU
- 30 SEPTEMBRE

Un supplice de Tantale

... qui'aurait prétendu les
de Londres, c'est le
omme, et lui seul, qui
de l'avance de la 8^e
calmer les impatiences
Montgomery et aggraver
aggraver les choses
la lave de faire, à la
de dispositions de
se s'il voulait livrer la
attendue par son adver-

... la protection de simples flancs-
des sur son aile nord.

la confusion, le désordre et les ententes qui régnaient chez les Français, l'absence de tout débarras facile pour l'évacuation des ennemis, mais il n'en restait pas moins de l'aptitude de ceux-ci à résoudre l'improvise les problèmes techniques et techniques les plus ardues de l'élément déterminant de la victoire. Pendant que l'Afrique avait sa nouvelle phase d'opération Gabès, Sfax, Kairouan, et de Sicile, deux ou trois éléments avancés du 9^e Armée rappelaient aux Français que la guerre n'est pas un sport. Celles-ci, au contraire, ont eu le désir de se faire, sans nécessité de prendre du recul, de procéder avec sérieux à l'organisation d'une campagne qui

deux commandements

nière phase de la campagne illustre, dans l'historiaste entre les deux Comités adverses : l'un, l'alleluia pour le dépouillage de l'État, l'autre, le sacrifice, d'une maîtrise de soi, voyant le rôle des choses avec cette lucidité qui confère l'abrogation per-

de moyens suffisants, impossible de saisir une occasion, de faire naître la surprise, de s'engager à fond.

Andersson et de Patten au-
jets à la mer dès le 10
par nos soldats. Le Maré-
chal-même reconnu dans sa
le 28 décembre, proclai-
ils devaient se battre et
avaient les moyens. Com-
mande chefs, qui prétendaient
être battus sur leur mé-

NEUVILLY-SUR-SEINE (Seine)
et Jarlin de 2

61 et 63, rue Borghèse (anciennement n° 29)
Contenance 1.540-900 fr. av.
Mise à Prix 1.500-900 fr. av.
S'adresser pour renseignements
GILBERT, 109 boulevard Victor-Hugo, 16, 12, 13, 14
Dewez-Dumont, 11, rue Rovers, 14, rue
et More, avoués à Paris.

Vente au Palais de Justice à Paris,
le jeudi 24 juin 1943 à 14 heures.

HOTEL PARTICULIER
PAVILLON, JARDIN, cont. 5.230 M², A
NEUVILLY - SUR - SEINE
16 boulevard Victor-Hugo, 16, 12, 13, 14
rue Saint-Paul, M. et Pr. 1.500.000 fr. à ad.
M. VIGIERIE, avoué, 20, r. d'Anjou, Paris

Vente Palais Justice à Paris, sam. 12 juin
1943
2 h.
3 lots

MAISONS de RAPPORT

2^e R. DES CARDES n° 28. Rev. brut: 32.100 environ. Mise à Prix: 200.000

RUE ORDENER. N° 50
500.000
Pr. 2-
Revenu brut annuel: 500.000 francs environ
N° 50 Prie: 500.000 fr. S'adresser: M^{rs}
FRANÇOISE et RAYMOND, avocats, 8, Daumesnil
et Boucalle, notaires, Paris.

21. RUE PIERRE-LESCOT
1000.000
Pr. 2-
Revenu brut annuel: 1000.000 francs environ
N° 21 Prie: 1000.000 fr. S'adresser: M^{rs}
FRANÇOISE et RAYMOND, avocats, 8, Daumesnil
et Boucalle, notaires, Paris.

Côté Cour... de Justice



"UNE BELLE AFFAIRE"

M. MAISON, juge d'instruction au tribunal de la Seine, est chargé, en ce moment, de suivre une affaire digne de retenir l'attention d'un magistrat amoureux de son métier.

La plaignante, Mme de Panjas, veuve, depuis 1916, du marquis de Panjas, a été, durant l'autre guerre, infirmière au front. Fort intelligente, très artiste et très cultivée, Française de fine race jusqu'au bout des ongles, douée en outre d'une activité qui lui permet de mener à bien tout ce qu'elle entreprend, elle ne s'est pas contentée de prodiguer ses soins aux blessés et aux malades ; elle s'est occupée, avec beaucoup de succès, de l'œuvre du théâtre aux armées et s'est fait applaudir par les soldats du front dans un certain nombre de rôles de comédie et d'opérette. Ajoutons qu'elle possédait — on verra plus loin les raisons de cet intérêt — une assez jolie petite fortune, qu'elle est restée dans la Midi et dans la société parisienne, sans jamais autrement que l'appeler dans un souvenir de sa jeunesse, sans doute en souvenir d'une sottise dont elle incarnait jadis un personnage.

En 1919, un peu après l'armistice, Mme de Panjas fit la connaissance, chez des amis communs, de M. Marcel Hart, avocat à la Cour d'appel de Paris, qui avait été mobilisé en qualité de capitaine d'infanterie. M. Marcel Hart avait alors trente-sept ans. Elle en comptait à peu près autant.

Rendu à la vie civile, l'avocat était remis à ses occupations antérieures. Il avait, jusque-là, quelque peu végété. Sans être tout à fait un avocat sans l'œuvre, comme on disait du temps de la Farce de Maître Pathelin, on ne pouvait pas dire qu'il eût réussi. Manquant d'entree, de savoir-faire, ou de quelque autre qualité ? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que sa clientèle était médiocre et parsemée et qu'il comptait parmi ces hommes de robe si nombreux qu'on peut voir arpenter chaque jour, des allées-marchées, la salle des Pas-Perdus et la galerie Marchand, avec un dossier sous le bras : toujours le même.

La situation changea totalement à partir de l'époque où Mme de Panjas commença à partager son existence. M. Marcel Hart s'installa, avenue Kléber, dans un bel appartement ; les dossiers affluèrent entre ses mains, importants et fructueux, au point que, vers 1938, il arrivait à gagner cinq ou six cent mille francs par an et que son cabinet était cité parmi les quarante ou cinquante qui polissent les grosses affaires de la capitale de justice de Paris.

D'un coup de subit et incontestable succès ? Il n'y a, là-dessus, qu'une opinion parmi tous ceux de ses confrères qui l'ont connu et approché de près. C'était notamment celle de M. S..., ancien membre du Conseil de l'Ordre, qui s'est offert spontanément à témoigner : M. Marcel Hart devait sa réussite à Mme de Panjas : « Elle a été sa collaboratrice de tous les instants. Mieux encore, elle a été son animatrice. Elle l'a poussé dans le monde, elle lui a procuré des relations, elle lui a fait connaître des gens en vue, elle a étudié le droit et s'est initiée aux affaires afin de le seconder, elle lui a appris l'art de la diction. On peut dire qu'elle a fait sa carrière et qu'il lui doit tout ».

Des cas comme ceux-là ne sont pas rares, s'ils restent souvent ignorés. Un très grand écrivain, mort récemment, m'a conté, un jour : « Sans ma femme, je n'aurais jamais écrit mes livres ». On n'imagine pas à quel point le travail masculin — le travail intellectuel en particulier — peut être facilité et intensifié, décapité, centuplé même, par l'appui ou même par la simple présence active d'une femme intelligente et aimante. L'homme qui plaide, qui écrit, qui peint, qui sculpte, est un obsédé qui a besoin de cultiver son obsession. Loin de le chasser, il faut qu'il puisse multiplier les influences négatives qui pourraient le distraire, l'enlever, le fatiguer en pure perte, celles des grincements, des raseurs, des importuns, des fâcheux, de tous les gens que Carlyle appelait « les intrus naseaux ». Lorsqu'un contre-acte groupe autour de lui les amitiés positives et les talents qui reçoivent, suggèrent et nourrissent ; lorsqu'elle lui crée un climat limpide et serein, par sa bonne humeur, son égalité de caractère et sa tendresse ; lorsque, sachant tout à tour exciter et calmer, elle attise la flamme du désir sans permettre cependant qu'elle consume tout. Dans ce rôle-là, il est des femmes qui atteignent au génie. Et le monde n'en a jamais rien su.

Fut-ce ainsi que Mme de Panjas, que Dorine, pour l'appeler comme le font ses amis, a aidé Marcel Hart ? J'ai tout lieu de le croire. Tous ceux qui les ont fréquentés l'affirment. Nul ne le met en doute. Dorine n'a pas fait de celui qu'elle aimait un grand homme. Probablement, il n'en avait pas l'étoffe. Elle en a fait un homme qui a réussi. Et c'est déjà très beau.

Elle ne l'a pas seulement, durant leurs vingt-trois ans de vie commune, soutenu et poussé de toutes les ressources de son ingéniosité et de son esprit, elle l'a aussi entretenu de sa bourse, et cela, sans compter, sans même y penser, par l'élan spontané de son cœur. L'appartement de l'avenue Kléber, c'était celui qu'elle habitait ; elle acceptait qu'il fût mis au nom de l'avocat, sur le désir de celui-ci ; elle l'a garni de ses meubles précieux, de ses magnifiques tapis d'Orient, de ses tableaux, de ses bibelots, de son argenterie et de son linge. Elle lui a acheté — à son nom, toujours — une propriété sur la Côte d'Azur, un vieux mas situé près de Saint-Raphaël, qu'elle a fait agrandir et embellir à ses frais. Quand il lui a dit qu'il avait besoin d'argent, elle a vendu sans hésiter les titres qui lui appartenaient et elle lui a remis le produit de la vente en échange d'une reconnaissance de dette de 250.000 francs à 5 % d'intérêt. Jamais elle ne devait revoir le capital ni toucher un sou d'intérêt.

Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée ? Elle n'en sait rien, elle ne s'est jamais posée la question. Toute à son plaisir de le rendre heureux, de le faire réussir, elle en était arrivée à ne plus penser à elle-même. Elle ne l'a pas seulement, durant leurs vingt-trois ans de vie commune, soutenu et poussé de toutes les ressources de son ingéniosité et de son esprit, elle l'a aussi entretenu de sa bourse, et cela, sans compter, sans même y penser, par l'élan spontané de son cœur. L'appartement de l'avenue Kléber, c'était celui qu'elle habitait ; elle acceptait qu'il fût mis au nom de l'avocat, sur le désir de celui-ci ; elle l'a garni de ses meubles précieux, de ses magnifiques tapis d'Orient, de ses tableaux, de ses bibelots, de son argenterie et de son linge. Elle lui a acheté — à son nom, toujours — une propriété sur la Côte d'Azur, un vieux mas situé près de Saint-Raphaël, qu'elle a fait agrandir et embellir à ses frais. Quand il lui a dit qu'il avait besoin d'argent, elle a vendu sans hésiter les titres qui lui appartenaient et elle lui a remis le produit de la vente en échange d'une reconnaissance de dette de 250.000 francs à 5 % d'intérêt. Jamais elle ne devait revoir le capital ni toucher un sou d'intérêt.

parait qu'il lui proposa, jadis, à un certain moment, le mariage. Mais il y mettait cette condition qu'il adopterait le régime de la séparation de biens. Si aveuglée qu'elle fût, elle a compris qu'il lui offrait un marché de dupe, puisque, déjà, elle s'était dépouillée pour lui, puis, que le bail et la propriété du mas étaient à son nom à lui ? Elle a refusé et il n'a pas insisté. Il s'est contenté de donner des bénéfices matériels, de l'attachement qu'il avait inspiré. « L'homme, c'est un machin d'hommes... », dit un personnage féminin de Capus. Est-ce bien sûr ? En voyant la façon dont celui-ci a trahi la chose émue et désintéressée d'une femme, je doute que la conception de l'homme soit notre appanage exclusif, et je ne me sens pas très fier d'être un homme.

Lorsque éclata l'autre guerre — la dernière, celle que vous savez — M. Marcel Hart a été, cette fois encore, mobilisé quelque temps. Il est parti, en septembre 1939, après avoir dit à Dorine : « Fais marcher le cabinet ». Dorine a exécuté la consigne, elle a fait « marcher le cabinet ». Ce n'était pas, pour elle, une nouveauté. Elle a surveillé les secrétaires, téléphoné aux avocats, répondu aux des présents de chambres pour solliciter des remises, elle a reçu les clients. Et, bien entendu, elle a, comme toujours, payé les termes du loyer, réglé les factures et les notes. C'est à peine si, de temps en temps, l'absence d'un avocat quelque argent.

L'exode est survenu. Paris a été évacué. Le 12 juin 1940, après avoir tenu jusqu'à la dernière minute, Dorine est partie dans l'auto d'une amie pour Saint-Raphaël, emportant avec elle l'essentiel des dossiers et des papiers qu'il était nécessaire de sauvegarder. Elle devait rester deux ans dans la Midi, toute seule dans le mas, pour lequel il lui avait été impossible de trouver un gardien, loin de son ravissement, séparée, au surplus, de l'avocat, par la ligne de démarcation qui séparait le territoire français de celui de l'ennemi.

Après l'armistice, M. Marcel Hart est rentré avenue Kléber. De temps en temps, il donne de ses nouvelles, en termes assez secs. Puis, les lettres s'espacent et deviennent rares. En septembre 1941, une carte-correspondance arrive à Saint-Raphaël. Elle contient ces quelques lignes : « Ma chère Dorine, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. En mon absence, l'appartement a été cambriolé. La porte de ton secrétaire a été forcée et on a emporté tout ce qui s'y trouvait. J'ai déposé une plainte contre X... ». La pauvre Dorine est consternée. Dans ce secrétaire — le seul meuble, fait bizarre, qui ait été visité par le ou les cambrioleurs — se trouvait tout ce qui subsistait de sa petite fortune, quelques rouleaux de pièces d'or, ses bijoux, ses derniers bijoux. Il s'y trouvait aussi — fait moins étrange — la reconnaissance de dette de 250.000 francs et son contrat de mariage prouvant la propriété de sa fortune personnelle.

Que s'était-il passé ? A plusieurs centaines de kilomètres de Paris, recluse dans la solitude du mas de Saint-Raphaël, Dorine ignorait qu'avenue Kléber sa place était occupée depuis plusieurs mois. Elle ignorait qu'une autre femme s'était installée dans son appartement, jouissait de ses meubles et de ses tableaux, se parait de ses bagues et de ses colliers, vivait avec son amant dans le décor arrangé par ses soins et payé de ses deniers ! Elle ne sait pas tout cela et ne devait l'apprendre que beaucoup plus tard, le 27 novembre 1942, par la lettre d'un ami, un haut magistrat, qui, avec toutes les précautions d'usage en pareil cas, lui annonçait le mariage de Marcel Hart avec Mme Thérèse Compains, célèbre quelques jours auparavant.

Qui est Mme Compains ? Je manque de documentation sur son compte et, ne l'entretenant qu'à travers les feuillets du dossier de la plainte, je ne parviens pas à me la représenter exactement : « Comment une pareille aventure, aussi vulgaire, sans beauté, sans espoir et sans cœur, a-t-elle réussi à s'emparer de lui ? » Je n'arrive pas à la comprendre ; a déclaré Mme de Panjas au juge d'instruction, Dorine, Dorine, cette question-là excède la compétence de votre sexe. Laissez ce mystère à l'intelligence, la raison, la morale, et le goût tel que vous le concevez, n'ont pas grand-chose à voir. Est-ce que, nous autres hommes, nous sommes à même de comprendre pourquoi une femme nous a trahis au profit de l'un des nôtres ? Aventureuse ? Je vous l'accorde. Vous ne devez point vous tromper. Mme Compains passe pour avoir été héritière de cinq hommes différents, mariés ou amants. Elle a réalisé, avec Marcel Hart, une sixième réussite. Après s'être fait faire en sa faveur un testament l'instituant légataire universelle de tous ses biens — de tous les vôtres, Dorine ! — elle a su, par-dessus le marché, se faire épouser « en extremis ». Le 20 décembre 1942, Marcel Hart, frappé d'une attaque d'hémiplégie, est décédé avenue Kléber. Avertie par la lettre du 27 novembre, Mme de Panjas était accourue à Paris. Elle avait réussi, cette fois, à forcer de démarches, à obtenir un laissez-passer et franchir la ligne de démarcation. Non sans peine, ni sans incidents, d'ailleurs. Ayant

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

Que faire ? S'humilier, supplier, pleurer ? Vous n'y pensez pas ! Les cœurs fiers ne peuvent s'abaisser dans les gémissements et les sanglots, refuge bon tout au plus pour les faibles et les lâches. Mme de Panjas est une vaillante, et elle sait, au surplus, que les larmes n'émouvent que lorsqu'elles coulent sur les visages des très jeunes femmes. Elle n'a à compter que sur elle. Il ne lui reste que l'issue de la lutte. Elle luttera. Rassemblant toute son énergie, toutes ses forces, mettant résolu et stoïcisme de côté, elle se tourne vers la justice. Elle se présente au parquet, elle dépose sa plainte, elle réclame la restitution de son bien. Elle obtient du juge qu'il lui soit permis de faire la preuve de son droit. Elle se présente au parquet, elle dépose sa plainte, elle réclame la restitution de son bien. Elle obtient du juge qu'il lui soit permis de faire la preuve de son droit.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

Que faire ? S'humilier, supplier, pleurer ? Vous n'y pensez pas ! Les cœurs fiers ne peuvent s'abaisser dans les gémissements et les sanglots, refuge bon tout au plus pour les faibles et les lâches. Mme de Panjas est une vaillante, et elle sait, au surplus, que les larmes n'émouvent que lorsqu'elles coulent sur les visages des très jeunes femmes. Elle n'a à compter que sur elle. Il ne lui reste que l'issue de la lutte. Elle luttera. Rassemblant toute son énergie, toutes ses forces, mettant résolu et stoïcisme de côté, elle se tourne vers la justice. Elle se présente au parquet, elle dépose sa plainte, elle réclame la restitution de son bien. Elle obtient du juge qu'il lui soit permis de faire la preuve de son droit. Elle se présente au parquet, elle dépose sa plainte, elle réclame la restitution de son bien. Elle obtient du juge qu'il lui soit permis de faire la preuve de son droit.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le 21 décembre, le lendemain de la mort de l'homme qui venait ainsi de la ruiner, après l'avoir balotée et trahie. Elle court avenue Kléber : « Je suis ici chez moi », lui répond froidement Mme Compains. « Et mes meubles, mes tapis, mes bijoux ? », interroge Mme de Panjas. « Ils ont été envoyés au garde-meuble, à votre nom, le 12 novembre dernier, par les soins de M. Hart », c'était exact. Mais dans une certaine mesure seulement. A la veille d'épouser Mme Compains et sur sa suggestion peut-être, l'avocat avait consenti à une comédie indigne : il avait fait transporter au garde-meuble quelques vieilles chaises, plusieurs bibelots sans valeur, une table de cuisine, un lit de chambre de bonne, un divan détraqué, voulant se donner ainsi l'apparence d'avoir restitué son bien à celle qui avait été son amie, sa compagne de vingt-trois ans.

perdu son laissez-passer, elle avait été retenue et bloquée quinze jours à Lyon. Quinze jours durant lesquels il lui avait fallu courir de tous côtés pour se faire délivrer un autre. Et, comble de malchance, la nouvelle autorisation, en vertu d'une erreur de l'administration à Saint-Raphaël, ne lui avait été retournée qu'un bout d'une semaine. Bref, elle n'était arrivée à Paris que le

TOUTE LA NUIT TRI 79.33

e lendemain de la pre- Des crises successives éclatèrent | ministration du fonds de stabilis- 42. 11. 1964

4° Un Office dénommé *Commodity Controls* pour le contrôle des matières premières.

de cet organisme politique des ordres
trait les comptes courants des délinquants
et leur interdirait des opérations ultérieures jusqu'à
qu'ils ne soient remis en état de leur faute leur aurait
été remise.

Ainsi, les plans monétaires anglo-saxons constituent bien une nouvelle tentative de gouvernement par les banquiers. Mais il convient d'ajouter que, comme J. M. Keynes redoute l'insubordination des nations assujetties, même celles appartenant au camp des puissances alliées. Aussi recommande-t-il de dissuader les mandés-l'immédiatement après l'armistice car, remarque-t-il, «ils versent plus facilement le jour dans la victoire que l'enthousiasme de la victoire que de réagir pendant le dépitement et de réagir pendant le dépitement et de réagir pendant le dépitement bien se manifester, dans la suite, après un san d'effort ».

Pierre Lucius.

UN AVERTISSEMENT

LES rapports présentés aux assemblées générales des grands établissements de crédit ne fournissent pas, en général, sur l'économie nationale, les indications qu'on trouve dans le compte rendu de la Banque de France.

Cependant, bien que condamnés à la relation de l'activité particulière qu'imposent des actionnaires déterminés, ils ne sont pas sans contenir des renseignements utiles. Plus encore que le texte officiel lui-même, l'interprétation que le président qui le précède ou l'accompagne y tient souvent l'attention.

A cet égard, ceux qui s'estiment à l'assemblée de la Société Générale

nier d'être souligné. Ce n'est pas
mière partie du discours que dans la pre-
mière extrême un certain nombre de
notion bancaire, quant à la situa-
tion des dépôts dans les banques.
sur le mouvement des dépôts dans
les principaux instituts ou sur
des difficultés rencontrées par l'éco-
nomie de la guerre oppose au déve-
loppement normal du commerce de
l'argent», que M. Henri
Ardaud a prononcé qu'il ne s'agit
paroles auxquelles la personnalité
d'un auteur confère un intérêt
certain.

Le président-directeur de la So-
ciété Générale n'est pas seulement
le chef d'une grande banque, mais
un homme qui suffit déjà à la qualifier
parler avec compétence de l'im-
portance économique et sociale de la
Banque, du Comité d'organisation
des Banques, Entreprises et Etablis-
sements financiers.

A cette place où l'on n'hésite pas
à faire justice de fausses réputa-
tions, il est évident qu'elle, on peut
permettre de saluer.

... les services de l'Etat et de la puissance française, le chef de l'organisation financière privée du pays.

... l'analyse de la fixation des contributions, de la répartition des entreprises, de leurs rapports avec l'Etat ou avec le public, de la discipline du commerce, de la réglementation de la corporation, de la répartition du travail dans une vaste famille paritaire, de la répartition des tâches, de la politique de distribution, de la répartition du crédit. M. Henri Ardant est l'organisateur, le coordinateur, le distributeur de tout ce matériel. Il est, lui aussi, en fin d'analyse, abou-

... requêtes et les propositions en vue de tout améliorer. Il est, lui aussi, le médiateur entre les deux camps. Il fait mettre aux propositions les conclusions auxquelles il parvient. Il commande alors que les conclusions soient adoptées par la Conférence Générale rendant un avis sur tout ce qui précède.

... Président, à cette réunion, ce sont les problèmes de l'industrie, du commerce et du banquier, à cette réunion, ce sont les problèmes discrets mais graves, en fait, de la médiation, de la médiation simple, donc de la médiation tout court.

[illegible]

parlées davantage dans un
un, grâce aux embellissements
fonctionnement, c'est à la fois
édit de l'Etat, le crédit public,
en France en un mot, l'impôt
en péril. Alors que le même
bancaire qui s'est, au cours
année, perfectionné et, ainsi,
sur une épargne demeurée
démunie, rend une des cartes ma-
les de redressement du pays.

Hervé Le Grand.

: 4.925 frs
 5.000 frs
 ASSURÉE
 VIER 1948
 ans prévus
PARTOUT